

*Bernard,
dit abbé de Clairvaux*



Pas moins de 74 lettres de saint Bernard commencent par l'en-tête 'Bernard, élu/appelé abbé de Clairvaux' (*Bernardus, Claraevallis vocatus abbas*). La fréquence de cette suscription montre que la conscience d'être élu par Dieu dans la fonction de père de sa communauté s'était bien enracinée dans son esprit. Alors que son étoile s'était déjà levée au-dessus de tout l'Occident et qu'il était devenu le moine pérégrinant sur les routes d'Europe, Bernard a continué à se considérer avant tout et très profondément comme n'étant rien d'autre que l'abbé de ses frères à Clairvaux. Pourquoi ce fort et constant sentiment d'identité ? Et comment s'est concrétisé ce ministère ? Nous ne donnons ici qu'une esquisse de son rôle d'abbé de la communauté de Clairvaux.

La fondation de Clairvaux

Au cours de la deuxième année de présence de Bernard à Cîteaux, l'abbé Étienne Harding entame des négociations avec l'évêque de Langres, d'une part, et avec Oldoric d'Aigremont et son épouse Adeline, d'autre part. Cette noble famille était apparentée à Bernard du côté de son père. Ainsi, le 25 juin 1115, deux fondations ont été créées simultanément. Morimond, situé à l'extrémité orientale du plateau de Langres, à la frontière de l'Empire, fut le premier à avoir pour supérieur Arnold, un condisciple allemand de Bernard. Dans son histoire, on dit que c'est surtout Morimond qui a peuplé l'Europe de l'Est de moines blancs. L'autre fondation était celle de Clairvaux, pour laquelle l'abbé Étienne avait mené quelques négociations avec Josbert le Roux, grand officier du comte Hugues de Champagne et neveu de Tescelin, le père de Bernard. Mais les accords pour le transfert de propriété restaient vagues et verbaux. Bernard a été placé à la tête de cette fondation, et ce choix a été clairement motivé par ses liens de sang avec les seigneurs locaux, les Châtillon. Tout le clan familial de Bernard, qui

était entré avec lui à Cîteaux, faisait partie du groupe fondateur. La désignation de Bernard comme abbé suscite des critiques dans la communauté de Cîteaux : son jeune âge, son inexpérience et sa santé fragile rendaient ce choix discutable.

Contrairement, à ce qu'il avait fait pour La Ferté et pour Pontigny, Étienne ne s'était pas rendu sur les lieux. Bernard et son groupe ont dû explorer le site et tout construire à partir de rien. Apparemment, l'abbé de Cîteaux comptait sur l'initiative et la force du chef, Bernard : ce qui témoigne de la confiance qu'il lui accordait. Alors que Cîteaux et ses deux premières fondations étaient implantées sur des terrains plats, Bernard a opté pour une vallée dans un paysage accidenté. La préférence pour la vallée deviendra typique pour les abbayes de la filiation de Clairvaux. La région était très boisée, mais sur le sol calcaire poussait notamment l'absinthe amère. Les débuts de Clairvaux sont plus que précaire. Le souvenir de ce terrible commencement serait lié, selon la tradition, à un verset du cantique du Deutéronome que les moines chantaient chaque samedi à laudes : « Je l'ai trouvé dans un lieu d'horreur et de solitude désolée » (Deut. 32,10). La *Vita prima* le dit clairement :

Clairvaux, situé dans le diocèse de Langres, non loin de l'Aube¹, est un ancien repaire de brigands, appelé autrefois 'la vallée de l'Absinthe', soit parce que l'absinthe y pousse en abondance, soit à cause des amères douleurs de ceux qui venaient à y tomber entre les mains des brigands. C'est donc là, dans ce lieu d'horreur, dans cette profonde solitude, que s'arrêtèrent ces hommes courageux pour y faire

1. Clairvaux est situé à 15 kilomètres au sud-est de Bar-sur-Aube, dans l'actuel département de l'Aube (capitale : Troyes), à la frontière entre le puissant comté de Champagne et le duché de Bourgogne, une région où la famille de Bernard possédait d'importantes propriétés foncières.

d'une caverne de brigands un temple de Dieu, une maison de prière (*Vita prima* 1,25).

La transformation de ce *locus horroris* en un lieu habitable a pris plusieurs années et a coûté aux fondateurs beaucoup de sueur, de larmes et de sang. Un visiteur de la première heure est Guillaume de Saint-Thierry, alors encore moine bénédictin de Saint-Nicaise à Reims. Avec son abbé Joram, il fait un voyage à Clairvaux vers 1118. En tant que témoin oculaire, il décrit un repas dans le quartier des hôtes et partage l'émotion qui l'a submergé :

Pendant quelques années, à Clairvaux, ils ont servi Dieu dans une grande pauvreté d'esprit, dans la faim et la soif, dans le froid et la nudité, dans de fréquentes veilles et de grandes difficultés (2 Co 11,27). Leur nourriture consistait principalement en feuilles de hêtre bouillies. Au lieu du pain dont parle le prophète (Is 28,25), ils avaient un pain fait d'orge, de millet et de vesce. Un jour, un religieux venu en visite, s'en voyant servir un morceau dans l'hôtellerie, fondit en larmes et il l'emporta pour le montrer à ses frères parce qu'il trouvait extraordinaire que des hommes – et quels hommes ! – se nourrissent d'un tel pain (*Vita prima* 1,25).

Bernard, à peine âgé de 24 ans, a traversé une crise, ou plutôt une double crise. D'une part, il tomba dans un état de faiblesse tel qu'à l'instigation de l'évêque Guillaume de Champeaux, qui lui avait donné la bénédiction abbatiale et resterait son ami de toujours, il dut prendre un temps de repos, dans une petite habitation située en dehors de la clôture du monastère.

D'autre part, dans ces premières années, il éprouvait beaucoup de difficultés à se faire comprendre par ses moines. Sa parole a suscité 'la peur dans presque tous ceux qu'il a dû gouverner et avec lesquels il a dû traiter' (*Vita prima* 1,28). Les biographes de Bernard mentionnent sa timidité innée. Il est certain que, dans ces premières années, sa manière de parler n'a pas permis à ses auditeurs d'entrer

vraiment en relation avec lui. Il manquait quelque chose à son empathie. En tout cas, le jeune abbé a su tirer les leçons de cette crise initiale : désormais, il prendra comme base de tout véritable développement spirituel un sain amour de soi.

Le père qui est aussi une mère

Mais bientôt, Bernard va devenir l'heureux père de ses frères de Clairvaux, qui lui sont chers par-dessus tout :

Grâces en soient à Dieu de qui nous vient tout don, je n'ai guère d'avertissement à vous adresser en ce domaine (l'obéissance) et guère de crainte à vous exprimer. Où est ma joie, où est ma gloire (1 Th 2,20) sinon dans votre obéissance immédiate et votre conduite sans reproche ? (*Qui habite*, 15,4).

Dans sa correspondance, il préfère se présenter comme un père, *abbas*. Il est le père de la communauté monastique de Clairvaux, bien qu'il relativise souvent cette affirmation avec des expressions telles que 'qui est appelé abbé de Clairvaux' (*Ep* 6) ou 'qui est abbé de Clairvaux de nom seulement' (*Ep* 144,3 et *Ep* 411). Dans une autre introduction il se qualifie lui-même de 'serviteur des pauvres à Clairvaux' (*Ep* 55), mais il relativise aussi cette auto-déclaration en ajoutant 'de nom seulement' (*Ep* 4 11).

Dans ses *Sermons sur le Cantique des cantiques*, Bernard s'identifie à l'image féminine de l'épouse qui prend soin des jeunes filles, autrement dit de ses frères, comme une mère. Guillaume de Saint-Thierry mentionne également les sentiments maternels de Bernard pour ses moines :

Sa plus grande inquiétude était le salut de la multitude : depuis le premier jour de sa conversion jusqu'aujourd'hui, ce

saint cœur, on le sait, l'entretenait si fortement qu'il semble avoir conçu un amour maternel pour toutes les âmes. Aussi un violent conflit s'élevait-il dans ce cœur entre ce saint désir et sa toute aussi sainte humilité. D'une part, il s'humiliait et s'avouait indigne de tout fruit mûrissant par son intermédiaire ; d'autre part, s'oubliant lui-même, il brûlait de la plus vive ardeur et semblait ne trouver de consolation qu'en contribuant au salut de beaucoup. En effet, si la charité engendrait sa confiance, l'humilité la tempérerait (*Vita prima* 1,26).

Bernard lui-même dessine sans cesse l'image du berger qu'il voudrait être pour ses frères. Il caractérise son travail pastoral par la triade bien connue que l'on retrouve dans toute son œuvre sous diverses variantes : 'paître par la parole, paître par l'exemple, paître par la prière²' (*Ep* 201). Dans une lettre adressée au maître anglais Henri Murdach, qu'il souhaite recevoir comme novice à Clairvaux, il donne une description passionnée de sa tâche :

Oh ! Comme je voudrais t'avoir comme compagnon à l'école de l'amour sous le Maître Jésus ! Oh, s'il m'était permis de présenter le vase de ton cœur, une fois purifié, à l'onction qui enseigne tout ! (...) Si cette goutte tirée de la « pluie bienveillante que Dieu a réservée à son héritage » (Ps 67,10), (...) je pouvais bientôt la verser sur toi et recevoir, à mon tour, de toi ce que tu as ressenti (*Ep* 106.2).

2. Ce passage est inspiré par A. Louf, ocs, « Bernard abbé » in Bernard de Clairvaux. Histoire, mentalité, spiritualité, Sources Chrétiennes 380, Paris, Cerf, 1992, p. 356 et suivants.

Le dialogue qui marque les relations mutuelles

Ce partage d'expériences entre l'abbé et ses moines est au cœur du ministère pastoral de Bernard et se fonde sur ses relations réelles avec ses frères³. Bien sûr, ces relations varient selon le frère avec lequel l'abbé doit traiter. L'attitude pastorale de Bernard envers ses moines était marquée par la miséricorde. 'Les entrailles d'un père ne peuvent complètement se fermer à un fils, si pécheur qu'il soit' (*Ep 79,2*). Pour Bernard, l'attitude miséricordieuse est tellement irrépressible qu'il déclare : 'même si c'était un péché d'avoir pitié, même si j'en avais la ferme volonté, je ne pourrais m'empêcher d'avoir pitié' (*Ep 70*). Le Grand Exorde de Cîteaux rapporte ces paroles prononcées par Bernard : 'Je vous le dis en vérité, si Judas, le fils de perdition, qui a vendu et trahi le Seigneur, demeurerait dans cette école du Christ et s'il était incorporé à notre Ordre, il obtiendrait le pardon par la pénitence⁴'. Dans une lettre adressée à Rainaud, abbé de Foigny, Bernard lui rappelle que, dans une communauté, il y a des frères faibles, que l'abbé doit porter, et d'autres frères bien portants, qui sont pour lui des aides, des compagnons :

Tous ceux que tu trouveras tristes, abattus, grognons, sache que c'est d'eux que tu es le père, d'eux que tu es l'abbé (...) en les portant, tu guéris ceux que tu portes de façon à les guérir. Mais si quelqu'un est bien portant, qu'il t'aide plus que tu ne l'aides, reconnais que tu en es non pas le père mais le pair, le compagnon non pas l'abbé (*Ep 73,2*).

De tels frères assistent leur abbé qui peut leur confier des responsabilités. Certains l'accompagnent dans ses déplacements, l'aident, dans la gestion matérielle du grand Clairvaux. Lorsqu'il

3. A. Louf, *ibidem*, p. 357.

4. *Grand Exorde de Cîteaux*, 2,5.

pleure la mort de son frère Gérard, Bernard montre en lui un fidèle assistant, un conseiller avisé :

Combien il était attentif à tout, prompt à l'ouvrage, doux dans ses manières ! Qui m'était aussi indispensable que lui ? Qui m'aimait autant ? (...) Quand mon corps était malade, lui me soutenait ; quand mon cœur était craintif, lui me réconfortait. Quand j'étais paresseux et négligent, il me stimulait ; imprévoyant et oublieux, lui me réveillait. (...) Car c'est surtout grâce à ses soins que mes travaux étaient fructueux, si tant est qu'ils l'étaient. Il aurait mieux valu pour moi risquer de perdre la vie plutôt que ta présence, Gérard ; car tu étais l'instigateur empressé de mes travaux dans le Seigneur, mon fidèle assistant, mon juge avisé (*Sermons sur le Cantique*, 26,4).

D'autres ont aidé l'abbé dans la chancellerie de Clairvaux dont les activités se développaient de plus en plus. Cette collaboration tournait au cauchemar pour Bernard, lorsque ses secrétaires faisaient circuler, munies de son sceau, des lettres qui ne venaient pas de lui. On connaît l'histoire peu glorieuse d'un certain Nicolas de Montiéramey, que Bernard a dû éloigner de son entourage et même de Clairvaux suite à la mise en circulation de fausses lettres de l'abbé. Bernard a dû s'excuser à plusieurs reprises auprès de personnages importants comme Pierre le Vénérable de Cluny pour des lettres envoyées en son nom par ses secrétaires avant qu'il ait pu en vérifier le contenu et, au besoin, le corriger. L'abbé parvient également à supporter les frères qui le harcèlent de futilités avec ce qu'il appelle leur *opportuna importunitas*, recourant à l'abbé quand ce n'est pas nécessaire (*Div 93,2*).

Le caractère de Bernard

Les frères ont aussi appris à supporter leur abbé. Bernard se connaissait et connaissait ses habitudes. Dans une note autobiographique, il les résume brièvement : ‘tristesse, colère et impatience’ (Sct 30,7). Psychologiquement, il oscillait parfois entre l’impulsivité et le manque de confiance qu’il appelait pusillanimité ou étroitesse d’esprit. Il ne dissimule pas le rude affrontement qu’il eut un jour avec son frère Barthélemy, s’emportant contre lui jusqu’à le chasser hors du monastère. Les frères ne craignirent pas d’exprimer leur désapprobation⁵. Bernard a souvent dû demander pardon à ses frères parce qu’il les avait blessés avec son ironie bien connue (Ep 88,4), ou parce qu’il était intervenu trop rapidement ‘avec cette hâte qui est la mienne⁶’.

Mais surtout, Bernard était rempli d’amour pour ses frères, qu’il appelait ‘la joie de mon cœur et la moitié de mon âme’ (Ep 1,11). Selon son secrétaire, Geoffroy d’Auxerre, qui a longtemps vécu avec lui, cette capacité d’aimer lui est propre depuis son plus jeune âge. Il l’a pleinement investi dans son service pastoral. Dix ans après la mort de Bernard, Geoffroy a témoigné de la façon dont il comprenait sa tâche d’abbé :

Il est difficile de croire à quel point il a veillé à ce que personne ne soit terrassé par la tristesse ou par les pensées sombres. Comme il connaissait tout le monde de l’intérieur, il devinait facilement le chagrin de quelqu’un. Avec quelle bonté il a veillé à ce que personne ne soit accablé par le travail, ni rendu trop mou par trop de repos. Si l’on peut dire, il a pesé le sommeil de chaque frère avec un tendre

5. Ep 70. Cette anecdote a été supprimée dans la lettre 70 après la mort de Bernard car elle ne correspondait pas à l’image de quelqu’un qui devait être canonisé.

6. Ep 290 ; cf. Ep 269 et Ep 274.

amour. Il s'est consacré à éloigner la paresse des frères à la santé robuste ; il a forcé ceux qui étaient trop diligents à se reposer. Par une sorte d'inspiration divine, il connaissait la force, l'âme et l'estomac de chacun. Par amour pour Jésus-Christ, il s'est vraiment fait le serviteur de tous ⁷.

S'adressant au cardinal Haimeric, Bernard lui explique, de manière frappante, à quel point il est présent chez les deux frères de Clairvaux qu'il lui envoie. "Vous voyez trois personnes en ces deux-là parce qu'ils ne peuvent être sans moi, moi qui repose constamment dans leur cœur, et cela avec plus de sécurité et de douceur que dans le mien ⁸" (*Ep* 53). C'est précisément dans cette grande capacité à nouer des liens d'amour que Galland de Reigny, un moine de son auditoire, situe la raison de l'impressionnante fécondité spirituelle de la prédication de Bernard. Dans une lettre, il écrit :

Vos paroles sont plus fluides que l'huile. En caressant le cœur de l'auditeur avec une douceur intime, elles le pénètrent avec un sentiment d'amour pour vous. Je dis bien 'amour pour vous' plutôt que 'amour pour Dieu'. Car en pénétrant dans l'esprit, cet amour pour vous prépare la voie à l'amour divin ⁹.

Personne parmi les centaines de moines de Clairvaux ne se savait exclu de l'amour de ce père. Pourtant, Bernard avait des préférences, il était uni à certains par un précieux lien affectif d'amitié sincère et réciproque.

Aimons et soyons aimés ; aimons, c'est notre intérêt ; soyons aimés, c'est l'intérêt des nôtres. Car nous nous repo-

7. Geoffroy d'Auxerre, PL 185, col. 580.

8. Cf. *Ep* 103,1.

9. J. Leclercq, osb, « Les Parables de Galland de Rigny », *Annalecta Monastica*, 1^{ère} série, Col. studia anselmiana, 20, Rome, 1948, p. 167-180.

sons en ceux que nous aimons : quant à ceux qui nous aiment, à leur tour, nous leur préparons en nous un repos. Et puis, aimer en Dieu, c'est avoir la charité. Et se faire aimer pour Dieu, c'est servir la charité (*Ep* 90,1).

'Se reposer dans ou avec l'autre' semble être pour Bernard une caractéristique essentielle de l'amour d'amitié, sans vouloir s'attacher les personnes. Au contraire, par son amour, il les a liées au Christ. Il envoya ainsi de nombreux amis qui lui étaient très chers, accomplir des tâches importantes pour l'Église et l'Ordre, souvent loin de Clairvaux. Comme son secrétaire Guillaume, qu'il envoya dans le Yorkshire pour devenir le premier abbé de Rievaulx ; ou Baudouin, qui fut promu archevêque de Pise ; ou son prieur Rualène, qui dut remplacer l'abbé de Tre Fontane à Rome, Bernard Paganelli, qui avait été élu pape ; ou Robert de Bruges, qu'il nomma abbé des Dunes sur la côte flamande. Mais, une fois éloignés, tous ces amis n'avaient qu'un seul désir : pouvoir retourner à Clairvaux, leur Jérusalem terrestre, pour trouver la paix et la tranquillité ultimes dans le voisinage de leur père bien-aimé.

La source du bien-être affectif de Bernard ne se trouve nulle part ailleurs qu'à Clairvaux, dans la vie commune avec ses frères. Il n'a donc jamais voulu se couper de cette base de son équilibre émotionnel et affectif. 'Là où respire votre affect, là est votre âme' (*Ep* 506). Et la vocation est-elle autre chose que de suivre son âme, dans laquelle on écoute la voix de Dieu ? Le sens de l'identité de Bernard était totalement lié à son service en tant que père de la communauté de Clairvaux

Frère Guerric AERDEN, ocsa